

BANC D'ARGUIN MAURITANIEN

Escale pour deux millions de limicoles

(article d'Yves THONNERIEUX,
paru dans la revue Plaisirs de la Chasse)



Barge rousse étirant ses ailes

Entre Maroc et Sénégal, il est une côte à l'austère beauté : le plus grand océan de sable de la planète y vient flirter avec l'Atlantique. Nul arbre ne pousse en ce lieu où le minéral dicte sa loi depuis 3 000 ans. Mais la végétation foisonne pourtant sous forme d'herbiers marins de zostère, riches en invertébrés aquatiques et exondés plusieurs fois par jour au gré des marées... Une aubaine pour les oiseaux de rivage, originaires d'Europe du nord et de la zone circumpolaire, entre Groenland et Sibérie orientale.

Tout commence début juillet bien au-delà du cercle polaire arctique : à cette époque de l'année, l'air de la péninsule sibérienne du Taïmyr se trouve littéralement brouillé par des nuages tourbillonnants faits de milliards de moustiques. En quelques semaines, bécasseaux en tous genres et armadas de chevaliers bouclent leur cycle reproducteur sur la base de cette pléthore alimentaire qui se tarit brusquement en août avec les premières bourrasques de neige et le regel de la toundra.

Pour la barge rousse âgée d'un peu plus d'un mois qui achève de muscler ses ailes en survolant la lande rase, il est temps de désertier ces immenses étendues désolées pour un ailleurs tout aussi vaste où un instinct infailible l'enjoint de voler. Sans l'aide des adultes, qui ont anticipé leur départ d'une à deux semaines, les jeunes limicoles savent déchiffrer la carte dont un miracle de la génétique les a pourvus en naissant. Et c'est d'un vol assuré que la direction du sud est prise par tous ces oiseaux de rivage dont les déplacements nocturnes se noient dans l'immensité de nos ciels d'été.

Loin des tourbières à linaigrettes et à saules rabougris par les vents de l'Arctique, la côte mauritanienne recèle un vaste complexe de vasières et de bancs sableux (50 km², soit six fois la Camargue) où seule une poignée de pêcheurs Imraguen est capable de s'aventurer à bord de frêles embarcations à voiles. Çà et là, des îles plates ou ourlées de modestes falaises émaillent l'océan et constituent autant de planches de salut à marée haute pour plus de deux millions d'oiseaux migrateurs dont une écrasante majorité de petits échassiers (voir encadré).

Au sortir de l'hiver, lorsque tous ces limicoles repartent à leur rendez-vous estival avec la région arctique, les mêmes îles du Banc d'Arguin deviennent une pouponnière animée pour 40 000 couples d'oiseaux nicheurs appartenant à une quinzaine d'espèces aquatiques (flamants, spatules, aigrettes, hérons, sternes et goélands...). Sans oublier les cormorans et les pélicans qui nichent au coude à coude sur des îles bien définies à compter du mois de septembre. Autant dire que ce site exceptionnel ne désemplit pas !

Un delta fossile

Découvert par un naturaliste français, l'abbé de Naurois, il y a seulement 40 ans, l'incroyable intérêt avifaunistique du Banc d'Arguin a d'abord laissé perplexe la communauté scientifique internationale : comment une région aussi excentrée, jouxtant deux milieux aussi inhospitaliers que le Sahara et l'Atlantique, avait-elle canalisé deux communautés d'oiseaux aussi importantes : l'une africaine, qui s'y reproduit à découvert au plus fort de la canicule ; l'autre hivernante, qui afflue jusqu'ici en foule innombrable en bravant d'énormes distances incluant la traversée d'un désert ? La réponse est venue des paléoclimatologues.

Il fut un temps, pas si ancien, où la Mauritanie offrait toutes les caractéristiques d'une riante savane africaine : des girafes et des éléphants, mais aussi des hippopotames pataugeant dans des marécages, vivaient en ce lieu comme ils le font encore aujourd'hui au Kenya ou en Tanzanie. Ce " Sahara d'avant la soif " était aussi le berceau d'une riche civilisation humaine de chasseurs-cueilleurs dont on retrouve communément les pointes de flèches conservées intactes par le sable des dunes.

La dernière période humide du Sahara remonte à 8 millénaires. Elle prit fin il y a 3 000 ans à peine en laissant de rares reliques " piégées " par le sable (comme ces populations résiduelles de crocodiles qui hantent encore certains oueds du désert tchadien).

A la limite sud du Banc d'Arguin, la baie Saint-Jean et sa petite mangrove constituent eux aussi les ultimes témoignages d'un delta fossile qui voyait se jeter un fleuve préhistorique dans l'océan Atlantique. Le Banc d'Arguin actuel, avec ses millions de tonnes de sable, s'est donc patiemment nourri de l'apport de sédiments charriés par ce fleuve aujourd'hui disparu du fait de l'aridité du climat.

Quand l'Europe claquait des dents

L'interprétation des évolutions climatiques n'a de sens qu'envisagée à très large échelle. Ainsi, faut-il voir une relation de cause à effet entre la mise en place d'un désert qui barre le continent africain d'est en ouest et le retrait des glaciers en Europe, à peu près à la même époque.

La dernière invasion glaciaire, du nom de Würm, a débuté il y a 70 millénaires ; elle s'est prolongée jusqu'en 10 000 avant J.C.. Durant cette période, l'Europe occidentale était recouverte de calottes glaciaires, analogues à celle du Groenland actuel. A l'emplacement de ce qui deviendrait plus tard la France, un glacier alpin continu descendait de Vienne (Autriche) à Digne, par les vallées du Danube, du Rhin et du Rhône. Une grande partie de nos plaines fertiles (fertiles à cause précisément des apports glaciaires hérités de cette période climatique !) était alors à l'image des toundras arctiques peuplées de lagopèdes et de rennes. Au même moment, une taïga à bouleaux couvrait la Provence et le nord de l'Espagne. La découverte, en Sicile, des restes fossiles d'un grand pingouin, donne une idée assez précise du type de climat qui régnait alors sur la frange méditerranéenne.

Des sites d'hivernage hérités des périodes glaciaires

Dans ce contexte climatique assez rude, les ancêtres de nos oiseaux européens trouvèrent refuge vers les zones épargnées par la glace où leur reproduction pouvait avoir lieu : plaines russes et d'Asie centrale, Afrique du Nord (du moins dans un premier temps, car la fonte progressive des glaciers européens s'accompagna d'une aridification du Maghreb), mais aussi Sahara et Afrique sahélienne où la steppe et le désert n'étaient pas encore à l'ordre du jour, comme nous l'avons dit précédemment.

Un méga-lac Tchad aux dimensions de la mer Caspienne connut sa plus vaste extension il y a 22 000 ans à peine ; une dépression inondée occupait le Ténéré (soit la zone la plus aride du Sahara " moderne " !) ; et le Niger s'écoulait dans feu le lac d'Arouane qui, en débordant il y a 10 000 ans, créa le cours incurvé en boucle du fleuve actuel.

Pendant ces périodes glaciaires, les milieux humides africains, qu'ils soient littoraux ou situés au milieu des terres, furent tout naturellement concernés par des oscillations migratoires saisonnières de la part des oiseaux. Songeons qu'il y a 12 000 ans, un bécasseau variable qui nichait en été dans une tourbière de la région de Marseille n'avait guère plus de 3000 km à parcourir pour gagner un littoral mauritanien à la végétation exubérante. Avec le repli des glaciers vers le nord, la toundra se vit repoussée à des latitudes toujours plus septentrionales, entraînant dans son sillage les générations successives de ce bécasseau. Du coup, le fossé se creusa peu à peu entre la " résidence d'été " des limicoles et leurs quartiers d'hivernage africains ; et il leur faut à présent parcourir jusqu'à 10 000 km deux fois par an entre leur Sibérie natale et les côtes de Mauritanie (via la Vendée et le Bassin d'Arcachon pour beaucoup d'entre eux, soit dit en passant) !

Telle est l'origine de cette vaste saga transcontinentale qui conduit certaines populations contemporaines d'oiseaux à couvrir des distances considérables résultant des pulsations climatiques de notre planète.

Quant aux oiseaux qui nichent en masse sur le Banc d'Arguin d'avril à juin, leur présence relève d'une double origine géographique : dans le cas des spatules blanches, une fraction des migratrices européennes a fini par se sédentariser sur le banc sableux, donnant lieu à une race géographique distincte caractérisée par l'absence de tâche jaune à la pointe du bec et une aptitude à couvrir ses oeufs sur le sable nu. A l'inverse, chez une espèce comme l'aigrette dimorphe, les couples nichant sur le Banc d'Arguin sont vraisemblablement les héritiers d'une longue tradition reproductrice qui avait originellement pour cadre l'ancien delta du fleuve oublié.

Des conditions optimales

Si les oiseaux sont restés attachés à ce coin d'Afrique, en dépit de l'aridité qui caractérise aujourd'hui ses abords, c'est parce que deux facteurs essentiels se trouvent toujours miraculeusement réunis sur le Banc d'Arguin : la nourriture et le calme.

L'isolement géographique et l'absence d'eau douce freinent l'occupation humaine, réduite à quelques villages de pêcheurs éparpillés sur la côte, qui ne gênent en rien la fréquentation du site par les oiseaux. C'est donc un havre de paix à nul autre pareil qui s'offre à eux au terme de leur trajectoire de vol.

Quant au facteur alimentaire, il défie tout simplement l'imagination. Un phénomène désigné sous le terme d'" upwelling " par les anglophones (et qui n'a pas de traduction en français) fait remonter à la surface de l'océan des masses d'eau aspirées dans les profondeurs. Ce gigantesque brassage qui s'opère au large des

côtes mauritaniennes favorise le plancton, à la base de toutes les chaînes alimentaires de l'écosystème marin. L'existence d'une zone de hauts-fonds de 150 km de long par 50 de large, avec ses chenaux, ses vasières à marée basse, ses îles-reposoirs de marée montante et surtout ses herbiers subaquatiques agit par ailleurs comme un puissant accélérateur biologique. Tel est le véritable secret du Banc d'Arguin : ce milieu amphibie sert de frayère et de nurseries à d'immenses bancs de poissons et de crustacés qui convergent vers ce havre abrité avec autant de zèle que le font les oiseaux. S'y ajoute une biomasse considérable de mollusques et de vers cachés dans la vase ou arrimés à l'ondulante chevelure des herbiers.

Sous l'égide de la communauté internationale

Le Parc National du Banc d'Arguin a tout juste 25 ans d'existence. L'inscription du site par l'UNESCO sur la liste du Patrimoine Mondial de l'Humanité remonte à 12 ans. Mais cet Eden reste fragile et les premiers signes d'un essoufflement des populations animales (tous groupes confondus) sont clairement perceptibles, y compris chez les oiseaux dont l'effectif global aurait baissé de 20 à 30 % en vingt ans !

Des études et des recensements sont en cours pour étayer l'impression générale par des chiffres et des résultats statistiques. Mais le regard se porte déjà vers ces flottilles de pêche en provenance du monde entier qui représentent pour l'état mauritanien sa première source d'approvisionnement en devises.

Comme on peut s'y attendre, l'argument écologique est bien faible face aux intérêts économiques qui sont en jeu ; et il faut convaincre que le Banc d'Arguin, avec son rôle de pouponnière pour de nombreuses espèces commercialisables, représente rien de moins que l'avenir de la pêche industrielle et artisanale en Mauritanie. Dans ce cadre, les oiseaux (en particulier ceux dont le régime est piscivore) sont présentés comme des bio-indicateurs, capables de renseigner sur l'état de santé des populations de poissons.

Le message semble bien reçu par les autorités mauritaniennes, soucieuses de ne pas tuer la poule aux œufs d'or. La mise en place de périodes d'interruption dans le calendrier de prise des espèces soumises à de trop fortes pressions constitue une première avancée porteuse d'espoirs. Mais le ratissage de la mer reste encore considérable.

Quant aux menaces directes sur le Banc d'Arguin, elles semblent provisoirement écartées : grâce à l'aide internationale, les pêcheurs Imraguen bénéficient, sans bourse délier, d'un renouvellement de leurs lanches, mais doivent renoncer en contrepartie à équiper leurs embarcations avec des moteurs (source de nuisances sonores et de pollutions).

Une fenêtre s'est aussi entrouverte sur un tourisme responsable d'ampleur limitée pour lequel aucune infrastructure " classique " n'a été prévue. Il faut donc une solide dose de motivation pour braver l'inconfort généré par le sable, le vent, la chaleur et la pénurie d'eau douce ! A l'initiative de la Fédération Internationale du Banc d'Arguin (dont le siège se trouve à la station de la Tour du Valat en Camargue), des coopératives villageoises ont récemment établi des campements fixes pour les visiteurs et assurent une rotation sur les lanches. En canalisant les touristes, ces mesures simples limitent leur impact sur le milieu naturel et assurent des revenus annexes aux communautés autochtones pour qui le parc n'est plus perçu comme une contrainte imposée par l'administration de Nouakchott sous la pression des occidentaux.

C'est d'ailleurs en finançant la recherche scientifique sur le Banc d'Arguin et en y

favorisant des projets de développement respectueux de la nature et des hommes que les pays européens garantiront l'avenir de leurs populations d'oiseaux migrateurs : un bien communautaire qui associe évidemment les chasseurs comme partenaires.

Encadré hors-texte :
L'hiver sur le Banc

Il est 7h 30 lorsque nous quittons le minuscule village d'Iwik à bord d'une lanche, admirablement profilée. Quelques groupes de bécasseaux et de tournepierres exploitent déjà sur la plage les déchets de poisson que les pêcheurs ont jeté sur le sable. La voile claque au vent et quelques sternes caspiennes nous invectivent en nous survolant. Pendant 48 heures, nous n'aurons comme environnement sonore que le cri des oiseaux et le clapotis de l'eau sur la coque ; aucun bruit parasite rattaché à la civilisation, et surtout pas le ronflement d'un moteur. Pour cela, le Banc d'Arguin paraît situé hors du temps...

A mesure que le littoral s'éloigne et que notre bateau prend le large, un vague doute s'insinue dans nos esprits car il n'y a bientôt que la mer de part et d'autre de l'embarcation : ce fameux Banc d'Arguin, n'est-il qu'un rêve d'ornithologues ? Mais l'horizon nous rassure au terme de deux heures de navigation. Les premières silhouettes claires se détachent à fleur d'eau dans un lointain brouillé par les ondulations de chaleur : des flamants ! L'oasis est bien là, miraculeusement posée entre ciel et mer.

Le cœur bat à tout rompre lorsque d'autres signes de vie apparaissent sous forme d'innombrables taches rondes piquetées sur le vert profond des herbiers exondés par la marée basse. Les jumelles livrent leur diagnostic : des dizaines de milliers de limicoles jouent du bec et des pattes sur l'estran vaseux.

Quinze minutes plus tard, nous nous engageons dans un chenal qui rétrécit la distance nous séparant des oiseaux ; et c'est tout à loisir que nous les détaillons à présent : barges et courlis pour les plus grands ; gambettes, huitriers, tournepierres et pluviers dans les tailles intermédiaires ; sanderlings, maubèches, cocorlis, grands gravelots, bécasseaux minutes et variables pour les plus petits... Chaque espèce y trouve son compte ; la table est servie deux fois par jour et en abondance : coques, minuscules crevettes, vers plats et "escargots " composent le menu, suivant les préférences et les adaptations anatomiques des uns et des autres. Le bec de la barge rousse est l'organe idéal pour sonder le limon et déloger les annélides arénicoles ; celui de l'huitrier a les vertus du pied de biche pour forcer l'intimité des mollusques bivalves ; beaucoup d'autres se contentent de peigner à qui mieux mieux les feuilles de zostère où des milliards de larves de crustacés se croient à l'abri.

Moins d'une heure plus tard, nous jetons l'ancre face à Arel, salués par le passage de trois dauphins. Le soleil darde ses rayons implacables mais le spectacle est si fabuleux qu'il serait incongru de s'en plaindre. Aussi loin que le regard porte, tout n'est que grouillement d'avifaune : spatules, pélicans, aigrettes (noires ou blanches), hérons, flamants, cormorans, sternes et goélands vaquent à leurs occupations alimentaires respectives, sans ordre apparent.

Sur l'île elle-même, blanchie par la lumière crue et par les fientes, d'autres pélicans, rassemblés en colonie, couvent stoïquement dans la fournaise : bec ouvert, ils ventilent en faisant vibrer leur poche gulaire et se querellent de loin en loin quand la

transgression de l'espace vital individuel vient rompre les lois de la cohabitation sur cette poussière d'île.

Les heures s'égrènent et le spectacle s'amplifie car la marée montante oblige très vite les plus courts sur pattes à désertier les lieux de gagnage pour des langues de sable et des repositoires à l'abri des flots. Des envolées compactes de bécasseaux clignotent dans le ciel d'azur : blanc-gris-blanc-gris... : ventre-dos-ventre-dos..., suivant l'angle de vol et les brusques virages pris à l'unisson. Les courlis et les barges, plus haut-perchés sur leurs échasses, ont encore, en cet instant, un peu de répit. Les spatules seront délogées en dernier.

Et tout se remettra en place, mais dans l'autre sens et au clair de lune, un peu plus de douze heures plus tard...

Encadré hors-texte : **Vol sans escale**

Manger pour reconstituer les stocks de lipides à l'issue de la migration d'automne ; manger pour accumuler le " carburant " en prévision du long voyage à accomplir lors du retour printanier : les limicoles, sur le Banc d'Arguin, n'ont d'autre objectif que celui de s'alimenter ; et cela tombe bien, puisque l'estran sableux et les herbiers de zostère regorgent littéralement de proies animales (voir autre encadré).

Au cours du mois qui précède le départ pour les zone de reproduction, les limicoles mettent littéralement les bouchées doubles : le but étant un accroissement pondéral de 40 % ! Et ils y parviennent ; pour moitié sous forme de graisses, riches en énergie, pour moitié sous forme d'eau et de protéines musculaires. Forts de cet embonpoint, les candidats au départ sont à même de couvrir d'une traite une distance considérable ; et en deux ou trois escales, certains auront déjà rejoint leurs sites septentrionaux de nidification.

La barge rousse qui, le 26 avril, quitte le Banc d'Arguin, en compagnie de ses congénères, couvrira les 4 300 premiers kilomètres sans faire de halte et se posera pour la première fois sur l'île de Texel, en Hollande. On a calculé que par contexte météorologique favorable, cette jonction Mauritanie - Pays-Bas pouvait se faire en 57 heures, à condition de naviguer à une altitude de 5 500 m, afin de profiter de vents arrière soufflant à 18 km / h en moyenne. Cumulé à la propre vitesse de croisière du limicole (57 km / h environ), ce gain permet d'évaluer la performance des barges à 75 km horaires... lorsque tout va bien. Mais à la grande loterie de la migration, les aléas sont légion et une proportion importante d'oiseaux ne parvient jamais au but.

Tout ce qui précède nous fait percevoir le phénomène migratoire dans sa complexité, son caractère spectaculaire... et sa poésie aussi. Car il y a une dimension incontestablement émouvante et épique dans ces grands déplacements migratoires qui se déroulent à notre insu, à la faveur de l'obscurité de la nuit.

littoral picard, était peut-être quelques jours plus tôt sur une lagune sud-africaine ! Et il sera dans quelques semaines entre le Groenland et la Sibérie, occupé à incuber ses œufs qui sont la promesse des prochains passages. Envisagée sous cet angle, la préservation de nos zones humides côtières, étapes indispensables à la migration des limicoles, apparaît ici dans toute son ampleur !